

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1907)
Heft: 62

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : L'invisible aimée
Autor: Bertot, Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-256860>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TELEPHONE

DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

Le Folle du Moulin du Grand Got (LÉGENDE)

Près de Grandgourt, au delà du village de Courtemaiche, il existait sur les bords de l'Allaine un moulin appelé « le Grand Got » qui a été détruit, croit-on, depuis la guerre de Trente Ans. Ce nom même serait perdu, s'il n'était resté attaché au pont qui franchit la rivière et à la très vieille légende qui s'y rattache.

A quelque distance de l'ancien prieuré s'élevaient deux maisons qui avec le monastère et le moulin formaient une partie importante des dépendances du couvent de Bellelay de l'Ordre des Prémontrés.

C'étaient de bien braves gens que les possesseurs de ces deux maisons, gens honnêtes, pieux. La culture de quelques terres et divers emplois au prieuré ou au moulin leur donnaient une certaine aisance. Ces deux ménages s'estimaient et se rendaient mutuellement service en bons chrétiens qu'ils étaient. Il en fut de même de leurs enfants. Georgeat et Mariette s'aimaient depuis leur enfance, pour avoir ensemble ri, joué et pleuré, cherché des nids, cueilli des fraises et couru à la maraude, mordant tour à tour au fruit volé.

Il était grand, aussi fort qu'un bâton de ronce; elle, petite et mincette. Quand ils allaient à la foire de Porrentruy et qu'il fallait passer le ruisseau ou une mare, il avançait son sabot pour qu'elle y posât le pied. Tous deux se regardaient : Georgeat était tout fier, Mariette souriait.

Georgeat avait dix huit ans, Mariette seize et ils continuaient à s'aimer. Elle était brune et jolie, mais le regard qui jaillissait de ses prunelles, un peu fauves, avait parfois des langueurs attristantes.

D'ordinaire, pensive, Mariette parlait peu et n'avait que des éclairs de gaieté. Les garçons des alentours l'appelaient : « la belle silencieuse » et aucun ne la recherchait.

Elle ne levait pas les yeux quand Georgeat l'abordait. Quelquefois, lorsqu'elle revenait de la fontaine, à la chute du jour, il la rejoignait à la dérobée et se chargeait de son baquet, qu'il portait jusque devant la porte de sa maison. Ils n'échangeaient que quelques paroles rapides, indifférentes et se quittaient par un « bonsoir Georgeat, bonsoir Mariette », sans plus, mais leurs cœurs, un instant rapprochés, avaient battu près l'un de l'autre et c'était assez pour leur joie de plusieurs jours.

Cet amour du jeune homme et de la jeune fille naïve, dura plusieurs années. Les parents des deux jeunes gens désiraient leur union. Un dimanche, après vêpres, Mariette, avec ses sœurs, cueillaient des noisettes, près de là, Georgeat vint à elle tout à coup et lui dit :

— Quand nous marierons-nous ?

Elle répondit :

— Quand nous pourrons ! et devint plus rouge qu'une pivoine.

Les voisins plaisantaient de cette affection discrète et silencieuse. Qu'attendaient ces pauvres enfants pour s'épouser ? Qu'ils eussent gagné un pen d'argent, afin de se mettre en ménage. L'argent était rare à cette époque reculée : pourtant Mariette finit par le lever au coucher du soleil. Ils souf-

fraient dans l'espoir d'un bonheur à venir, sans se douter qu'ils caressaient une chimère.

L'espérance est une molle berceuse, qui endort l'homme dans la quiétude et le réveille dans les tourments. La guerre dite de Souabe était-là. Comme prince du saint empire romain, l'évêque de Bâle dut fournir son contingent. Georgeat reçut l'ordre de se rendre à l'armée de l'empereur, et il lui fallut en trois jours dire adieu à père, à mère, à frères, à sœurs, à l'âtre de sa chaumière, aux grands arbres de la montagne.

La veille de son départ, il vint, sur le soir, trouver Mariette à la fontaine. En s'abordant, leurs yeux roulèrent des larmes. Ils allèrent l'un près de l'autre sans parler, lui tremblant, elle pleurant.

— M'attendras-tu, lui dit le jeune conscrit ?

— Oui, dit-elle.

Et leurs regards se marièrent un instant, ce qu'ils n'avaient pas fait depuis qu'ils étaient petits.

Il ajouta en avançant les lèvres : « Veux-tu ? » et avant qu'elle n'eût répondu, il la serra dans ses bras et lui donna un long et chaste baiser sur la joue. Elle prit la main de son fiancé et y dépassa deux pièces d'argent et une médaille de Notre Dame des Annonciades qu'elle portait à son cou : c'était tout ce qu'elle possédait. Puis ils se quittèrent en se disant :

Nous nous aimerons toujours !

Le lendemain, Georgeat s'en alla à Bâle, accompagné de ses frères, et Mariette qui le guettait, blotie derrière la haie du chemin, le vit passer, étouffant un sanglot et s'essuyant les yeux du revers de la main.

Il faut croire que je m'exprimais avec un accent empreint d'une émotion communicative, car il parut touché. Il ôta brusquement son lorgnon, me regarda d'un œil vif et clair, et je crus qu'il allait parler. Mais il se ressaisit, tira son mouchoir, essuya longuement ses verres, remit l'instrument sur son nez, et me dit, après une minute de silence :

— Je suis très pénétré, très pénétré, monsieur, croyez-le bien, sincèrement pénétré. Votre affection pour M. Daniel Morsans m'était connue. Je l'avais connue, monsieur, par lui-même, et je puis vous assurer qu'elle était payée de retour. Vous le savez mieux que moi, fit-il, répondant d'un geste à ce que j'allais lui répondre. Ce serait avec un bien grand plaisir que je vous dirais quelque chose sur lui, si je le pouvais. Mais je ne le peux pas ; non, je ne le peux pas. Vous êtes dans l'administration. Vous con-

Feuilleton du Pays du dimanche 3

L'invisible aimée

par Jean BERTOT

Je m'informai auprès des administrations des théâtres. Les secrétaires me répondirent que de tout l'hiver, personne ne s'était présenté pour encaisser les sommes importantes qui revenaient à l'illustre maître, et qu'elles restaient, jusqu'à nouvel ordre, consignées dans leurs caisses.

Une dernière ressource me restait. Je savais que Daniel avait pour ami et conseil un vieil avoué, maître Varrey, qui demeurait rue des Petits-Champs.

J'allai le voir.

Il me reçut fort bien, avec cette urbanité spirituelle et cette bonne grâce aimable qui sont, de temps immémorial, l'apanage des

avoués de Paris. Elles font, je crois, partie des charges, et on se les transmet de titulaire en titulaire.

— Désolé, cher monsieur, absolument désolé, de ne pouvoir vous donner de réponse. Je ne sais rien sur le sort de notre malheureux et éminent ami. Et si, d'ailleurs, je savais quelque chose, il me serait peut-être interdit de vous le dire, — pardon, fit-il en se reprenant, — de le dire à qui que ce soit.

— Mais enfin, croyez-vous, monsieur, qu'il soit encore vivant ? Avez-vous le moindre indice sur lequel on puisse baser une supposition ? Soyez certain, ajoutai-je avec vivacité, que ce n'est nullement le désir de me mêler de ce qui ne me regarde pas qui me fait parler de la sorte. J'avais, j'ai toujours pour Daniel plus que de l'amitié, comme une affection de frère, et il me semble que, lui mort, quelque chose de moi serait mort en même temps.

Après le départ de son promis, Mariette devint plus blanche que les lisérons des haies, mais, chose étrange, la joue sur laquelle avait été déposé le baiser de Gorgeat, resta empourprée comme une fleur de pommier. Les jours et les semaines passèrent et cette efflorescence demeura. L'empreinte avait été faite au feu brûlant des lèvres de son ami.

Les femmes la plaisantèrent et l'une d'elles lui dit cruellement qu'elle avait une marque de Satan. Mariette ne répondit rien, joyeuse en son âme de porter cette fleur de baiser, qui était un souvenir toujours vivant de celui qui était parti pour l'armée.

Georgeat et Mariette ne devaient plus se revoir. Lui fut tué à la guerre en Allemagne et la nouvelle arriva au pays. Mariette l'apprit et les yeux s'ouvrant démesurément, elle regarda fixement devant elle et ne pleura pas. Elle ne pleura jamais, mais n'eut plus pour personne le moindre sourire. La douleur figea ses jours, tarit ses larmes et peu après elle perdit la raison. Mariette était folle.

Tous les soirs, en allant à la fontaine, elle s'arrêtait longtemps à l'endroit où Georgeat lui avait dit son dernier adieu, et là, elle écoutait. Son oreille troublée s'emplissait de plaintes confuses, de soupirs, de bruits de baiser, alors que dans le calme du soir, on n'entendait que les gémissements du gâtoir du moulin et le cri de la chouette.

Pendant le jour, elle errait ça et là, la tête penchée, fuyant le monde, cueillant des fleurs, se faisant des couronnes qu'elle plaçait sur la tête. Dans les ombres du crépuscule, elle découvrait, disait elle, le visage de Gorgeat. Sa figure s'empourprait alors un instant, puis s'éteignait dans une pâleur livide.

Un soir, l'infortunée s'approchant de la rivière crut apercevoir son fiancé voltigeant dans un feu follet. Elle se précipita vers l'apparition, sans songer au danger qu'elle courait et poussa un grand cri. Elle était tombée dans le gouffre. On l'en retira, mais quelques jours après, la vie s'échappait de ses lèvres au moment où elle venait de prononcer le nom de son fiancé et celui de la Vierge Marie.

Depuis ce temps-là, autrefois, quand une fille de la Basse-Ajoie avait des tendresses trop tôt écloses, sa mère ne manquait de lui dire :

naissez, par conséquent, la valeur sacrée de la discrétion professionnelle ?

Et il se leva, avec un sourire. Je me levai aussi et pris congé.

Il y a bien des choses dans un sourire. Il y en a beaucoup, surtout, dans un sourire d'avoué. Je lus clairement dans celui-là : « Votre ami vit, soyez tranquille. » Et sans en avoir d'autre assurance, je rentrai chez moi presque joyeux.

L'année s'écoula. Puis une autre et une autre encore. Puis une quatrième, puis une cinquième.

Paris ne pensait plus guère à la disparition de son auteur favori. Les premiers temps, on en parlait encore, par intermittences, dans les journaux. Tel affirmait l'avoir rencontré à Constantinople, où il était entré au service du Sultan pour réorganiser les musiques militaires ottomanes. Tel autre, retour de Corse, déclarait qu'un Français lui ressemblait trait pour trait tenait le maquis en compagnie de cinq ou six grands gaillards et d'une belle fille qu'il avait enlevée, ou qui l'avait enlevé, on ne savait pas au juste.

(A suivre.)

— Malheureuse, prends garde, tu finiras comme la folle du grand Got.

A. D.

Le treizième pâté

Quand j'étais petit, dit maître François, le fermier des Quatre-Chemins, en chauffant ses mains ridées à la flamme d'une brassée de sarments qui éclairait les visages roses et joufflus de ses auditeurs, quand j'étais petit, j'étais plus gourmand que le plus gourmand d'entre vous, mes lieux. Faut dire que j'étais moins gâté. Au lieu d'une bonne tasse de lait sucré, le matin, j'avais une miché de pain noir ; au lieu d'une tartine de confitures à mon goûter, j'avais un oignon cru que je frottais sur une croûte, et le reste à l'avenant.

Ma mère était morte quand j'étais tout petit ; j'étais resté seul avec mon père ; j'avais huit ans, et, sans sou ni maille, pas bon à grand'chose, ayant jusque-là passé le plus clair de mon temps à courir les bois, pour cueillir les noisettes et dénicher les oiseaux.

Mais M. Monnier, le fermier chez qui travaillait mon père, un homme charitable et craignant Dieu (il est, bien sûr, dans son saint paradis), eut pitié de ma misère et me prit chez lui pour garder les oies et faire les commissions. Ce dernier emploi surtout me convenait fort. Je partais de bon matin à travers la campagne fleurie, suivant la longue route blanche et sifflant comme les merles.

Il y avait une lieue de la ferme à la ville ; j'arrivais, et, traversant les rues étroites de la ville, mon grand panier au bras, je tâchais de ne rien oublier.

Pour cela, ne sachant pas lire, j'avais une taille de bois, comme chez les boulangers, avec une coche pour chaque course. Mais, faute d'indications spéciales, la mémoire me manquait parfois, et je restais là, perplexe, indécis, cherchant quel fournisseur j'avais négligé : le boucher ? l'épicier ? le pâtissier ? Non, le pâtissier je ne l'oubliais jamais et pour cause !

Mon maître, quand il avait du monde, commandait souvent une douzaine de petits pâtés.

Ces petits pâtés me semblaient le dernier mot du luxe et de la bonne chère, et la première fois que le pâtissier, maître Tavernier, me les remit tout chauds, tout appétissants sous leur croûte dorée, j'ouvris de si grands yeux et les contemplai avec tant d'admiration et de convoitise que le brave homme me dit en riant :

— Tu sais, ne les mange pas en route !

Les manger ! Non, j'étais un honnête garçon, mais les regarder, c'était bien permis ?

Et, m'asseyant au bord du chemin, je les étalai devant moi, essayant de tromper ainsi ma gourmandise. Tout à coup, j'eus un éblouissement.... J'y voyais double ?.... Non.... si....

En comptant machinalement mes petits pâtés, j'en avais trouvé treize !

Treize à la douzaine, c'est la coutume, mais je l'ignorais alors.

Quelle émotion ! Quelle tentation !

Je n'y résistai pas....

Fermant les yeux, je mordis à belles dents dans un des bienheureux pâtés.... La première bouchée entraîna la seconde.... enfin, tout y passa.

Puis, bourré de remords, mais me lé-

chant les lèvres, je courus sans m'arrêter jusqu'à la ferme, où j'arrivai plutôt que d'ordinaire.

Je reçus des compliments pour ma diligence.... mais nul reproche.

Je respirais. Décidément, c'était le pâtissier qui s'était trompé. S'en serait-il aperçu ? Cela m'inquiétait bien un peu, et, la fois suivante, je me présentai chez lui l'oreille basse.

Maître Tavernier ne dit rien ; j'étais sauvé !

Et, comme je suivais ses mouvements du coin de l'œil, je comptai encore treize pâtés ! Il en mettait bien treize. Il en mettrait toujours treize !

J'éprouvai une joie de gourmand et je sortis de la boutique, le cœur en liesse. Je n'hésitai même pas à satisfaire ma gourmandise ; d'ailleurs, une première faute entraîne une autre, et je ne pouvais plus m'arrêter sans être obligé de confesser mon méfait.

Je m'abandonnai au courant ; peu à peu même, l'impunité m'enhardit, j'eus des raffinements. Au lieu d'engloutir en hâte, comme un voleur, *mon pâté*, je les dégustai tout à mon aise, je le choisis avec soin, méditant longuement sur cette question importante : « Quel est le plus gros ? »

Après tout, gros ou petit, le crime était le même ; autant en avoir le bénéfice.

Oh les délicieux pâtés ! On n'en fait plus des pareils, bien sûr !

* * *

Un jour, confortablement assis au bord de la route, mes pâtés étalés proprement sur une grosse pierre, je restais indécis, hésitant dans mon choix....

Un bruit de pas me fit lever la tête. M. le curé arrivait sur moi en lisant son bréviaire. Une terreur folle me saisit et m'ôta toute présence d'esprit. J'avais bien le temps de serrer mes gâteaux, et, d'ailleurs, quand le digne abbé m'eût vu là, en admiration, le mal n'était pas grand. Mais une conscience troublée ne raisonne pas ainsi, et, ne songeant qu'à fuir, à me cacher, je me glissai dans une de ces huttes de terre et de cailloux qui sert d'abri aux cantonniers par le mauvais temps, et je tirai la porte sur moi, abandonnant mes pâtés rangés en bon ordre.

Le bon prêtre passa sans rien voir. Je me rassurai.... quand du bois voisin sortit une petite mendiante qui l'arrêta pour lui demander l'aumône. Ah ! je ne la bénissais pas, je vous assure !

Heureusement, après lui avoir donné un gros sou, le curé reprit sa lecture et continua son chemin. Enfin !

J'attendais un instant pour sortir de ma cachette, quand je vis la fillette arrêtée, ébahie, devant mon étalage.

— N'y touche pas ! n'y touche pas ! lui criai-je vivement.

Elle me regarda, étonnée.

— Est-ce que tu me prends pour une voleuse ?

Je ne répondis pas....

Yvonne avait mauvaise réputation.

(A suivre.)

Les animaux et le froid

Est-ce qu'ils ne souffrent pas trop du froid, les animaux qui ne peuvent, comme nous, s'enfoncer dans de confortables pelisses ou mettre leurs pattes à l'abri de la